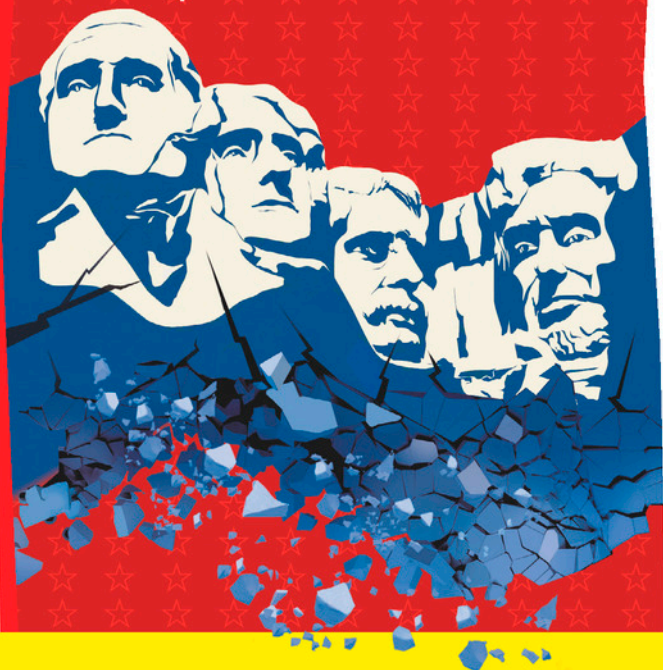


Édition avec dossier

# Tocqueville

## De la démocratie en Amérique

Tome II, partie IV



**PRÉPAS SCIENTIFIQUES 2020**

Dossier spécial: «**LA DÉMOCRATIE**»

**GF**

# Tocqueville

## De la démocratie en Amérique

### Tome II, partie IV

Du voyage en Amérique qu'il effectue au début des années 1830, Tocqueville tire ce qui deviendra, dans la riche littérature politique du XIX<sup>e</sup> siècle, l'une des œuvres les plus lues et les plus commentées. Car l'étude des institutions de la jeune république américaine lui inspire une véritable philosophie de la démocratie, toujours nuancée et souvent visionnaire.

Comment accorder l'égalité et la liberté, exigence centrale pour un régime démocratique ? Quels sont les effets pervers de ce système politique et les moyens de s'en prémunir ? Les réponses de Tocqueville à ces questions essentielles n'ont cessé de nourrir les réflexions des générations ultérieures, jusqu'à trouver leurs prolongements dans les débats citoyens d'aujourd'hui.

#### Dossier

1. Sur les valeurs d'égalité, de fraternité et de souveraineté
2. Les perversions de la société démocratique : entre désordre et uniformisation
3. L'exercice du pouvoir démocratique : tyrannie de la majorité et despotisme pastoral
4. Les remèdes à la centralisation

Présentation, notes, dossier, chronologie  
et bibliographie d'Arnaud Sorosina

Texte intégral

Illustration :  
Virginie Berthemet  
© Flammarion



Flammarion

# De la démocratie en Amérique

Tome II, partie IV

DU MÊME AUTEUR  
DANS LA MÊME COLLECTION

*De la démocratie en Amérique, 2 tomes.*  
*L'Ancien Régime et la Révolution.*

TOCQUEVILLE

---

# De la démocratie en Amérique

Tome II, partie IV



PRÉSENTATION

par Philippe Raynaud et Arnaud Sorosina

NOTES, DOSSIER, CHRONOLOGIE et BIBLIOGRAPHIE

par Arnaud Sorosina

GF Flammarion

N° d'édition : L.01EHPN000920.N001

Dépôt légal : juin 2019

© Flammarion, Paris, 2019.

« Dans l'Amérique, j'ai vu plus que l'Amérique » reprend  
la présentation de Philippe Raynaud dans l'édition  
GF-Flammarion de 2010, sauf les pages 13 à 21.

ISBN : 978-2-0814-5166-7

---

*P r é s e n t a t i o n*

---

- 1 Quelques éléments sur la vie de Tocqueville  
*Arnaud Sorosina*
- 2 « Dans l'Amérique, j'ai vu plus que l'Amérique »  
*Philippe Raynaud*
- 3 Présentation de la quatrième partie du tome II  
*Arnaud Sorosina*
- 4 Les mots-clés de Tocqueville  
*Philippe Raynaud*
- 5 Table complète de l'œuvre





## QUELQUES ÉLÉMENTS SUR LA VIE DE TOCQUEVILLE

23 avril 1848 : Alexis de Tocqueville conduit ses paysans normands du village de Tocqueville jusqu'à Saint-Pierre-l'Église pour la première élection au suffrage universel masculin de l'Assemblée législative. On se met à la file deux par deux par ordre alphabétique, et Tocqueville suit le rang comme les autres en respectant l'ordre, « car je savais, raconte-t-il dans ses *Souvenirs*, que dans [les] pays et dans les temps démocratiques, il faut se faire mettre à la tête du peuple et ne pas s'y mettre soi-même ». L'équipée arrive en haut de la colline. On s'arrête : « Je sus qu'on désirait que je parlasse. [...] Je rappelai à ces braves gens la gravité et l'importance de l'acte qu'ils allaient faire. [...] Tous les votes furent donnés en même temps, et j'ai lieu de penser qu'ils le furent presque tous au même candidat <sup>1</sup> », c'est-à-dire, naturellement, à lui-même. Tocqueville est élu député de la Manche.

Cet événement en dit long sur le destin peu commun de Tocqueville. Issu d'une famille de la

---

1. *Souvenirs*, in Tocqueville, *De la démocratie en Amérique et autres œuvres*, Robert Laffont, 1986, p. 781-782.

noblesse féodale normande de tendance légitimiste <sup>1</sup>, Alexis de Tocqueville naît le 29 juillet 1805 à Paris et grandit à Verneuil-sur-Seine, où son père a été nommé maire par Napoléon en 1804. Après son préceptorat, Alexis est élève au collège royal de Metz (l'actuel lycée Fabert). Il y découvre les philosophes des Lumières, qui lui font, à son grand regret, perdre la foi chrétienne. Cela ne l'empêchera pas de continuer à croire à l'existence de Dieu, dans une veine théiste. Jeune magistrat en 1827, il fait la connaissance de son futur grand ami et compagnon de voyage, Gustave de Beaumont (1802-1866), avant d'entamer une carrière politique. C'est en mission pour le ministère qu'il découvre les États-Unis, où il est chargé d'observer le système pénitentiaire américain. D'avril 1831 à février 1832, il se trouve donc sur le Nouveau Continent. C'est de ce séjour qu'il tire la matière de ses analyses du système démocratique, ses vertus, ses risques et sa dynamique.

À son retour, Tocqueville rédige avec Gustave de Beaumont le rapport sur le système pénitentiaire américain puis démissionne de la magistrature en mai 1832. Inscrit par la suite au barreau, Tocqueville prononce en mars 1833 ce qui sera l'unique plaidoirie de sa vie, en faveur de son cousin, Louis de Kergorlay (1804-1880). Reprenant alors ses notes de voyage, il s'attelle à la rédaction du premier volume de *De la démocratie en Amérique*.

---

1. Le légitimisme est la sensibilité politique favorable, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, au rétablissement de la royauté.

L'objet d'étude qui en fournira le fil rouge est énoncé dès la première phrase : « l'égalité des conditions ». L'ouvrage paraît en janvier 1835 et c'est un succès immédiat : Tocqueville devient aussitôt un nom connu dans le monde politique et littéraire.

Sommé par ses proches d'éviter un mariage avec sa maîtresse roturière, l'Anglaise Marie Motley qu'il fréquente depuis 1828, Tocqueville se retire en Angleterre, séjour à l'occasion duquel il rencontre le philosophe John Stuart Mill, avec qui il correspondra longuement, et qui lui consacra plusieurs essais<sup>1</sup>. Que Tocqueville se sente alors disposé à s'écarter des conventions familiales et des pressions de la tradition pour contracter un mariage morganatique indique bien dans quel entre-deux il se trouve vis-à-vis de l'idéal démocratique d'une part, de ses racines aristocratiques d'autre part. Contre l'avis familial, le 26 octobre 1835, le voilà marié.

Il se prépare alors à la carrière politique, pour laquelle la réussite littéraire est une porte d'entrée idoine. Il rédige plusieurs mémoires sur des questions brûlantes : *Mémoire sur le paupérisme* (1835), *L'État social et politique de la France avant et après 1789* (1836) et les *Lettres sur l'Algérie* (1837). La rédaction du deuxième tome de *De la démocratie en Amérique* se révèle plus délicate et fastidieuse que prévu : Tocqueville est tiraillé entre la faiblesse des moyens et l'ardeur des désirs. La rédaction,

---

1. Voir J.S. Mill, *Essais sur Tocqueville*, Vrin, 2000.

lente et difficile, est soutenue par la lecture de Montesquieu, Pascal, Rousseau, Rabelais et Cervantès, mais aussi par celle du Coran, en 1838 ; puis, durant l'été de la même année, par Platon, Machiavel et Bossuet.

Avec l'aide de ses amis, Tocqueville est élu à l'Académie des sciences morales et politiques le 6 janvier 1838. Politiquement, il s'affiche partisan de la monarchie<sup>1</sup>, à condition qu'elle s'accompagne d'un régime représentatif où le peuple est souverain.

Candidat aux élections législatives de 1837 sur la circonscription de Valognes (Manche), Tocqueville espère acquérir un pouvoir décisionnaire sur les terres de ses ancêtres. S'il perd de quelques voix, la deuxième tentative sera, elle, couronnée de succès : le 2 mars 1839, il est élu député. Dans l'Hémicycle, il siège au centre gauche<sup>2</sup> et est nommé président du Conseil le 1<sup>er</sup> mars 1840. Consulté pour son expertise sur la question de l'abolition de l'esclavage dans les colonies, Tocqueville s'efforce de rallier à sa cause l'opinion publique en écrivant

---

1. Il s'agit en l'occurrence d'une monarchie constitutionnelle (et non pas, comme ce fut le cas sous l'Ancien Régime, d'une monarchie de droit divin). Celle alors en place est la monarchie de Juillet – qui a vu l'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe, au terme des journées révolutionnaires de juillet 1830, les fameuses Trois Glorieuses.

2. Sous la monarchie de Juillet, le terme « gauche » renvoie à la sensibilité libérale de ceux qui prennent acte de la montée de la démocratie pour réformer le système politique.

des articles dans *Le Siècle*, fin 1843, lesquels provoquent l'ire de Louis-Philippe. Déçu et parfois résigné à cause de projets avortés, Tocqueville trouve une consolation éphémère dans sa nomination à l'Académie française, en décembre 1841, un an et demi après la publication du deuxième tome de *De la démocratie en Amérique*.

La question de la colonisation est au centre des préoccupations politiques de Tocqueville, qui se rend en Algérie à deux reprises, en 1841 et en 1846. S'il critique la violence gratuite de la conquête et l'excès de centralisation par la bureaucratie administrative, il n'en soutient pas moins l'entreprise coloniale en tant qu'elle permet d'enrayer le déclin international de la France (notamment face à l'Angleterre), et justifie le système d'apartheid qui se met en place au profit des colons et au détriment des populations locales.

Sous la Seconde République, il est élu président du Conseil général de la Manche. C'est à partir de juillet 1850 qu'il commence à rédiger ses *Souvenirs*, dont il poursuit la rédaction en Italie. Opposé au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il est fait prisonnier quelques jours à Vincennes le 2 décembre 1852 avec les députés ayant voté la destitution de l'empereur. Il démissionnera du Conseil en 1853, lorsqu'il lui sera demandé de prêter serment.

C'est après avoir quitté la vie politique qu'il rédige *L'Ancien Régime et la Révolution*, qui devait être publié en deux livraisons, mais dont seul le premier volume paraît, en 1856. Atteint de la tuberculose,

dont les premiers signes se sont fait sentir dès 1850, Tocqueville passe l'hiver à Cannes sur le conseil des médecins, et y meurt le 16 avril 1859.

## « DANS L'AMÉRIQUE, J'AI VU PLUS QUE L'AMÉRIQUE »

### TOCQUEVILLE ET LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

---

Dans la riche littérature politique du XIX<sup>e</sup> siècle, *De la démocratie en Amérique* est aujourd'hui une des œuvres les plus lues et les plus discutées, comme si l'humanité démocratique continuait à se reconnaître dans le miroir que lui a tendu Alexis de Tocqueville. *De la démocratie en Amérique* est, d'abord, un témoignage à la fois documenté et vivant sur l'Amérique des années 1830, auquel nos contemporains se réfèrent encore volontiers lorsqu'ils veulent comprendre un pays qui, pour les Européens, reste à bien des égards mystérieux alors même que les communications sont incessantes entre l'« ancien » et le « nouveau » monde. Périodiquement, on refait le voyage de Tocqueville pour prendre la mesure des changements qui ont pu se produire depuis bientôt deux siècles, et c'est pour s'apercevoir finalement que, tout compte fait, l'Amérique d'aujourd'hui reste assez semblable à celle qu'avait décrite Tocqueville : la passion de l'égalité des conditions n'y est nullement

éteinte, même si elle s'accommode d'une grande disparité entre les revenus et les fortunes ; l'individualisme continue d'y coexister avec une forte pression conformiste de l'opinion publique ; et le règne de la majorité reste contrebalancé par une importance *politique* du juge sans équivalent en Europe. De là, sans doute, la faveur que conserve Tocqueville chez les lecteurs français qui cherchent à comprendre les chemins si différents suivis par les deux démocraties issues des révolutions de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la France et les États-Unis d'Amérique. Mais la gloire de Tocqueville n'est pas seulement celle d'un analyste politique exceptionnel ; c'est aussi, depuis une trentaine d'années, celle d'un philosophe politique qui serait en même temps un classique de la sociologie, et qui pourrait aider à comprendre les problèmes qui se posent constamment dans les démocraties en les rattachant à une réflexion plus générale sur la condition politique de l'homme et sur la différence entre les sociétés modernes (« démocratiques ») et celles qui les ont précédées, que Tocqueville considère toutes comme « aristocratiques ». Cette dualité est d'une certaine manière inscrite dans la structure de l'œuvre, dont les deux grandes parties obéissent à des préoccupations différentes.

Dans le premier volume, publié en 1835, Tocqueville s'attache à présenter au public français la société américaine et le régime des États-Unis, tels qu'il a appris à les connaître au cours d'un voyage d'études accompli avec son ami Gustave de Beaumont : le propos est centré sur la Constitution et



sur les institutions politiques, dans le but de montrer quelles sont les chances de succès du régime démocratique. Dans le deuxième volume, publié cinq ans plus tard, en 1840, la réflexion s'élargit à ce qu'on pourrait appeler l'humanité démocratique, et la république américaine apparaît plutôt comme une illustration de traits qui sont appelés à se généraliser et, notamment, à gagner l'ensemble de l'Europe. On ne doit cependant pas sous-estimer la profonde unité de l'œuvre, qui vient de ce que Tocqueville a très tôt su ce qu'il allait chercher en Amérique. Lorsqu'il part, en compagnie de Beaumont, avec l'intention de comprendre « ce qu'est une grande République », Tocqueville a déjà un projet original par rapport à tous ses contemporains. Pour les grands libéraux de la Restauration (qui viennent de triompher avec la révolution de 1830), le problème était d'implanter en France des institutions libérales dont le modèle était donné par le « régime mixte » anglais, et qui devaient à la fois consolider les acquis de la Révolution (l'égalité civile) et rendre possible une « transaction » entre l'ancienne et la nouvelle France. Dans ce cadre, la démocratie était ou bien un simple fait social sans conséquences politiques (l'égalité civile n'interdit pas le suffrage censitaire), ou bien, au contraire, une menace pour l'ordre politique et social, due à la permanence en France des passions révolutionnaires. Tocqueville part au contraire de l'idée que la démocratie va triompher en France et que cela ne manquera pas d'avoir d'importants effets sur son

régime politique, mais il ne pense pas que la France soit vouée à la répétition indéfinie de la Révolution : la poussée démocratique interdit sans doute de retrouver l'inspiration fondamentalement « aristocratique » des institutions anglaises, mais il n'est pas impossible que la démocratie puisse s'accorder avec la liberté. De là, pour lui, l'exemplarité des États-Unis : à la différence de la France, l'« égalité des conditions » y existait déjà avant la Révolution, ce qui fait que la démocratie américaine n'a pas connu d'« Ancien Régime », et c'est pour cela que l'« esprit démocratique » s'y donne à voir dans sa pureté sans être mêlé à l'« esprit révolutionnaire ». Pour Tocqueville, les États-Unis vont donc donner l'exemple de ce que peut devenir la démocratie moderne lorsqu'elle sera régie par sa logique propre et non plus par le conflit entre l'Ancien Régime et la Révolution ; son point de départ se trouve dans ses inquiétudes et dans ses espoirs de citoyen, mais son propos a d'emblée une portée universelle : il ne s'agit pas seulement d'étudier les institutions de la jeune république américaine pour en tirer des leçons utiles à la France contemporaine, mais de comprendre ce fait de portée universelle qu'est l'avènement de la société démocratique.

#### LA DÉMOCRATIE, UN FAIT PROVIDENTIEL

Si le premier volume de *De la démocratie en Amérique* est consacré à une étude minutieuse de

la société et du régime américains des années 1830, l'Introduction se situe d'emblée sur un plan beaucoup plus général, qui s'apparente aux grandes philosophies de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle. De ce point de vue, l'expérience qui est à l'origine de la réflexion de Tocqueville est sans nul doute celle de la Révolution française, qui est apparue à tous ses contemporains comme un tournant dans l'histoire universelle. La Révolution n'a pas seulement détruit l'Ancien Régime, elle a changé du tout au tout la condition humaine ; c'est pourquoi, après avoir noté que, en Amérique, l'« égalité des conditions » est le « fait générateur dont chaque fait particulier sembl[e] descendre », Tocqueville donne une esquisse de l'histoire de la France et de l'Europe qui montre la portée universelle de ce qui est en train de se produire aux États-Unis :

De quelque côté que nous jetions nos regards, nous apercevons la même révolution qui se continue dans tout l'univers chrétien.

Partout on a vu les divers incidents de la vie des peuples tourner au profit de la démocratie ; tous les hommes l'ont aidée de leurs efforts : ceux qui avaient en vue de concourir à ses succès et ceux qui ne songaient point à la servir ; ceux qui ont combattu pour elle, et ceux mêmes qui se sont déclarés ses ennemis ; tous ont été poussés pêle-mêle dans la même voie, et tous ont travaillé en commun, les uns malgré eux, les autres à leur insu, aveugles instruments dans les mains de Dieu.

Le développement graduel de l'égalité des conditions est donc un fait providentiel, il en a les principaux caractères : il est universel, il est durable, il échappe chaque jour à la puissance humaine ; tous les événements, comme tous les hommes, servent à son développement (*DA* I, Introduction, p. 60) <sup>1</sup>.

Dans le contexte des années 1830, l'idée que le progrès de la démocratie est un fait providentiel sonne d'abord comme une légitimation au moins partielle des progrès de l'égalité, qui s'adresse notamment au milieu conservateur où Tocqueville compte beaucoup de proches. Les ennemis de la Révolution avaient dénoncé en elle une insurrection contre un ordre traditionnel voulu par Dieu, qui pouvait bien avoir été utilisée par la Providence divine pour punir la France des Lumières, mais qui ne pouvait donner naissance à aucun ordre stable. Dire que l'égalité des conditions est un fait providentiel, dont les origines sont bien antérieures à la Révolution, c'est reconnaître qu'il serait non seulement vain mais en quelque façon impie de s'opposer à l'avènement de la démocratie, qui s'inscrit sans doute dans les desseins de Dieu. On peut, certes, relativiser la portée proprement religieuse de cet argument, si l'on se rappelle que Tocqueville lui-même, si respectueux fût-il

---

1. Toutes les références à *De la démocratie en Amérique* (désormais *DA*) sont empruntées à l'édition de François Furet de 1981 en GF-Flammarion. Quand elles renvoient à la quatrième partie du tome II, qui fait l'objet de ce livre, nous indiquons la pagination de la présente édition.

de la religion de ses pères, semble avoir été personnellement agnostique ; mais on doit reconnaître qu'il exprime bien une conviction profonde de l'auteur de *De la démocratie en Amérique*. Tocqueville, en effet, n'est pas seulement un aristocrate résigné aux progrès de la démocratie : il reconnaît aussi que ses principes (l'égalité des droits, la souveraineté du peuple) ont une certaine vérité alors même qu'ils restaient méconnus dans les sociétés antérieures, et c'est précisément cela que montre pour lui leur victoire progressive tout au long de l'histoire moderne. Tocqueville n'est cependant pas un adorateur de l'histoire et du progrès, qui estimerait que le succès historique de la démocratie suffit à légitimer tout ce qui se produit avec elle ; il n'a jamais cessé, au contraire, de considérer l'adoration de la nécessité historique comme une idée funeste qui, tout en ayant des racines profondes dans le monde démocratique, a partie liée avec la servitude. L'idée centrale de l'Introduction, qui est au fond la véritable « idée mère » du livre, est donc que, si la victoire de la démocratie est un fait providentiel auquel il est vain de s'opposer, cela ne supprime nullement l'importance de l'action humaine et de la réflexion : il ne dépend pas des hommes que la démocratie triomphe, mais il dépend de leur vertu et de leur sagesse qu'elle donne naissance à des institutions libres et stables ou, au contraire, à ce « despotisme d'un nouveau genre » dont le deuxième volume donnera le plus saisissant des tableaux. *De la démocratie en Amérique* mêle donc savamment plusieurs

registres d'analyse ; c'est ce qui explique pourquoi ce livre si limpide est aussi un livre plus difficile qu'il n'y paraît. On y relève une sorte de sociologie de la démocratie, qui fait pour ainsi dire de l'égalité un « fait social total » s'exprimant dans tous les aspects de la vie américaine ; c'est ce qui prédomine dans le deuxième volume, mais l'Introduction l'annonçait déjà clairement : « J'avoue que dans l'Amérique j'ai vu plus que l'Amérique ; j'y ai cherché une image de la démocratie elle-même, de ses penchants, de son caractère, de ses préjugés, de ses passions » (*DA I*, Introduction, p. 69). Mais on y trouve aussi une réflexion très aigüe sur l'expérience politique américaine, dont Tocqueville tire de multiples arguments pour la France elle-même, d'une manière du reste parfaitement en accord avec sa philosophie : la politique ne peut sans doute rien faire contre la démocratie, mais elle peut contribuer à corriger ses défauts en prenant appui sur ses traits les plus favorables à la liberté ; c'est cette réflexion qui prédomine dans le premier volume, dont l'intention explicite était d'informer les Français sur la « grande République » démocratique afin de les aider à mieux comprendre les problèmes qui se posaient à la France moderne, telle qu'elle était sortie de la grande Révolution.

### LA DÉMOCRATIE COMME FAIT SOCIAL

Le premier volume de *De la démocratie en Amérique* suppose des catégories générales d'analyse (ce que

François Furet appelait « le système conceptuel de la *Démocratie en Amérique*<sup>1</sup> ») qui vont très au-delà de l'expérience américaine ; ces catégories sont au centre du deuxième volume, qui présente ainsi, à partir du cas américain mais avec beaucoup d'allusions à d'autres nations comme la France, ce qu'on pourrait appeler une philosophie de la démocratie, qui s'appuie sur une anthropologie de l'homme démocratique. Le plan de l'ouvrage est significatif : il ne part pas du régime politique américain pour analyser la société démocratique, mais il étudie l'« influence » de la « démocratie » sur divers aspects de la vie des États-Unis, qui sont le « mouvement intellectuel », les « sentiments », les mœurs et, en dernier lieu, la « société politique ». La démocratie apparaît donc comme le fait social central dans le cadre d'une analyse de ce qu'on appelle depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle un état de la civilisation, que l'on saisit d'abord à travers les idées, les sentiments et les mœurs, et c'est pour cette raison que des sociologues comme Raymond Aron ont vu en Tocqueville un des pères de leur discipline, et en cela un héritier de Montesquieu<sup>2</sup>.

Le concept le plus important est sans doute celui de l'« égalité des conditions<sup>3</sup> », dont l'Introduction faisait déjà « le fait générateur dont chaque fait particulier semblait descendre » (*DA I*, Introduction,

---

1. *DA I*, Préface, p. 7.

2. Raymond Aron, *Les Étapes de la pensée sociologique*, Gallimard, 1967.

3. Voir Dossier, p. 202-204.

p. 57). L'expression est antérieure à Tocqueville, et elle désigne traditionnellement une situation dans laquelle les différents groupes sociaux ont un intérêt commun et où les barrières de classes ne sont pas infranchissables, dans le cadre d'une conception de la politique qui admet un certain rapport entre la répartition du pouvoir, celle des honneurs et celle des richesses. Beaucoup de passages de *De la démocratie en Amérique* sont fidèles à cette conception, notamment lorsqu'il est question de la simplicité des mœurs et de la relative égalité économique qui règnent dans l'Amérique jacksonienne, ou de la différence de manières entre les élites américaines et les vieilles classes dirigeantes européennes. Mais Tocqueville donne à la notion d'égalité des conditions une portée beaucoup plus large, qui vient du fait qu'il ramène la diversité des sociétés humaines à une dualité fondamentale, dans laquelle la « démocratie » moderne se distingue de l'ensemble des sociétés antérieures, toutes considérées comme « aristocratiques », y compris donc les républiques démocratiques antiques ou même la Confédération suisse. L'idée tocquevillienne d'« égalité des conditions » désigne le fait que, dans la démocratie moderne, les hommes se perçoivent comme fondamentalement égaux et indépendants avant toute espèce de lien social, et tiennent les liens de dépendance pour dérivés, là où les sociétés aristocratiques se caractérisent à la fois par la hiérarchie et par la dépendance mutuelle des individus ; l'égalité ainsi conçue est compatible



avec des inégalités de fait (de richesse ou de revenu, par exemple) importantes, mais elle se traduit aussi par une aspiration indéterminée qui touche toutes les relations entre les humains, très au-delà du statut politique ou des rapports de classes.

Le texte le plus clair sur ce sujet est sans doute le chapitre du deuxième volume de *De la démocratie en Amérique* sur les relations entre maîtres et serviteurs dans la société démocratique, qui a d'ailleurs joué un rôle central dans la redécouverte de l'œuvre de Tocqueville par la philosophie politique contemporaine<sup>1</sup>. En apparence, rien n'est plus inégalitaire que la relation maître/serviteur, qui semble naturellement hiérarchique et qui ne peut exister sans une inégalité fondamentale de puissance ; or c'est précisément dans des cas de ce type que les effets de la démocratie sont le plus visibles. Dans les sociétés aristocratiques, le monde des maîtres et celui des serviteurs forment deux sociétés « superposées [...] distinctes, mais régies par des principes analogues » (*DA* II, III, ch. 5, p. 222) ; il y a ainsi une élite de serviteurs qui s'oppose à une basse classe (les « laquais » de l'Ancien Régime) et il peut se créer avec le temps une sorte de lien intime entre les maîtres et les serviteurs, favorisé d'ailleurs par le fait qu'il existe des « familles héréditaires de valets » qui « se fixent,

---

1. Voir notamment Marcel Gauchet, « Tocqueville, l'Amérique et nous », *Libre*, n° 7, Payot, 1980 ; et Pierre Manent, *Tocqueville et la nature de la démocratie* (1982), Fayard, 1993.

pendant plusieurs générations, à côté des mêmes familles de maîtres » (*ibid.*, p. 223). Dans les sociétés démocratiques, au contraire, le rapport d'obéissance entre les maîtres et les serviteurs ne vaut que comme suite d'un contrat toujours révisable, et qui est conclu entre des individus dont la situation relative pourrait être inversée (le serviteur peut faire fortune et devenir un maître et, à la limite, un maître ruiné pourrait devenir serviteur puisque, « chez les Américains, toutes les professions honnêtes sont réputées honorables » [*DA* II, II, ch. 18, p. 191]). Cela ne signifie nullement que, dans les démocraties, les rapports entre les classes soient toujours plus aisés ou plus chaleureux : l'incertitude sur les statuts pousse au contraire les puissants à marquer artificiellement leur distance avec leurs inférieurs là où, au contraire, la stabilité des rapports de dépendance favorisait une certaine familiarité et des attachements réels dont témoigne largement la comédie, de Plaute à Molière <sup>1</sup>.

L'égalité des conditions a donc pour effet d'ébranler toutes les relations hiérarchiques, y compris celles qui paraissent les plus « naturelles », en substituant aux liens préexistants entre les hommes l'image de l'individu indépendant et égal à tous les autres. Tout se passe ainsi comme si la démocratie était une société où, alors même que le commerce et la division du travail multiplient les rapports entre les

---

1. Il y a ainsi un certain parallèle entre les effets de la démocratie sur les relations maître/serviteur et la croissance de la ségrégation raciale là où l'esclavage a été aboli.

hommes, ceux-ci se percevaient selon le modèle de l'« homme naturel » de Rousseau, dont la liberté vient de son indépendance : la démocratie au sens de Tocqueville n'est pas essentiellement un régime politique, parce qu'elle se fonde sur des postulats naturels et sans doute légitimes mais *prépolitiques* – et c'est pour cela que Tocqueville part de l'influence de la démocratie sur le « mouvement intellectuel », les sentiments et les mœurs, pour terminer par la politique. L'égalité des conditions est donc bien le principal fait générateur, dont l'action touche tous les secteurs de la vie humaine étudiée dans le second volume : elle « suggère aux Américains l'idée de la perfectibilité indéfinie de l'homme » (*DA* II, I, ch. 8, p. 43), elle diffuse le goût des jouissances matérielles, elle change les rapports entre les hommes et les femmes comme entre les générations, elle affaiblit le sens de l'honneur tout en favorisant l'honnêteté, elle transforme les conditions de la guerre, elle atténue la violence des conflits civils en réduisant les aspirations révolutionnaires.

La première partie du second volume s'ouvre sur une curieuse analyse de la « méthode philosophique des Américains » qui rapproche celle-ci de celle de Descartes (pris comme le penseur du « doute méthodique ») tout en reconnaissant le peu d'intérêt des Américains pour la spéculation : « Les Américains ne lisent point les ouvrages de Descartes, parce que leur état social les détourne des études spéculatives, et ils suivent ses maximes parce que ce même état social dispose naturellement leur

esprit à les adopter » (*DA* II, I, ch. 1, p. 9-10). Dans le cas américain, à la différence de la France où prédomine l'esprit révolutionnaire, l'esprit démocratique a pour effet de réduire les tensions qui pourraient naître de la remise en question de toutes les traditions, pour deux raisons dont le premier volume a déjà montré l'importance. La première est le statut de la religion, dont les principes échappent au débat démocratique ; la seconde est la puissance de la majorité, qui fait que le vide produit par le déclin des anciennes autorités est pour ainsi dire rempli par la puissance de l'opinion publique. Pour comprendre les enjeux de ces analyses, il faut se souvenir que toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle français a été traversée par un débat de fond sur l'avenir des sociétés modernes, qui portait sur la possibilité, pour une société, de survivre sans l'existence d'un pouvoir spirituel comparable à celui de l'Église sous l'Ancien Régime, qu'avait détruit la Révolution<sup>1</sup>. Tocqueville se situe clairement à l'opposé de ceux qui, des penseurs de la contre-révolution à Auguste Comte en passant par les premiers socialistes, croyaient indispensable de restaurer ou recréer un pouvoir spirituel pour redonner à la société moderne l'unité « organique » qu'elle avait perdue lors de la période « critique » qui va des Lumières à la Révolution ; il pense que, sous certaines conditions politiques, la

---

1. Voir sur ce point le livre classique de Paul Bénichou, *Le Temps des prophètes*, Gallimard, 1978.